

Sois déportée ... et témoigne !
Psychanalyser, témoigner : *double-bind* ?¹

Anne-Lise Stern

Pédagogie de la mémoire - sa nécessité, ses effets pervers. Des survivants souhaitent de plus en plus se dessaisir de leur histoire, en dessaisir, en alléger leur famille proche, l'universaliser. Des interviewers formés ou non à l'"écoute", des historiens, sociologues, cinéastes, philosophes ou autres penseurs s'y prêtent, ou s'en emparent, par nécessité et désir souvent nobles. Mais les uns en accusent d'autres de s'attribuer un "copyright sur Auschwitz". Pourtant les uns et les autres, parmi eux des psychanalystes, dépouillent de fait les survivants et les morts. Serions-nous tous, toutes, plus ou moins, des "chiffonniers de l'Histoire" ?

Sois déportée ... et témoigne ! Intitulé rêche, il vise plutôt mes collègues psychanalystes - ce qu'ils font, ne font pas, de cette Histoire. Je tenterai de m'en expliquer. Mais rêche il reste, et je dois dire mon admiration pour la souvent très grande sérénité de certains, certaines camarades déporté(e)s. Je n'en suis pas là et m'en veux sans doute surtout à moi-même : difficile de faire tenir ensemble déportée et psychanalyste (psychanalyste quand même ? à cause de ?).

Il y a dix ans, un colloque un peu comme celui-ci se tenait à la Sorbonne. Simone Veil y a parlé, témoigné de son besoin absolu, au retour, de parler, parole qu'elle aurait bien soutenue ininterrompue. Mais voilà, on l'interrompait sans cesse. Claude Lanzmann était là aussi. Il a parlé, à peine. C'était peu après la sortie du film *Shoah*. Dans un groupe plus restreint, après, j'ai osé dire : et si à la place de tous ces discours savants on avait projeté le film, on en aurait peut-être appris bien plus ? Ça, a protesté quelqu'un, ce serait la fin de la Sorbonne ! Mais Simone, elle, après, m'a embrassée très fortement.

Aujourd'hui, je ne le pense plus tout à fait comme ça, même si, sans le savoir, j'avais posé une question de fond. Dans ces dix ans bien des choses ont passé. D'autres se sont passées. Un professeur par exemple a pu écrire, dire, dans un lapsus pas assez repéré : "La *Shoah* cet interminable navet !". Je traduis : la Shoah, interminable histoire de l'extermination (il en reste encore des juifs, figurez-vous), représentée par un film très long (interminable), *Shoah*, fade (comme un navet), pas excitant, pas jouissif comme un *Portier de nuit* ou autre porno concentrationnaire.¹

Sois déportée ... et témoigne ! pourrait aussi s'entendre : Quoi, tu veux le savon, et en plus l'argent du savon ? Tu veux le savoir sur le savon que tu as failli devenir et en plus l'argent du savon, du savoir sur tout ça ? C'est à nous qu'il appartient. Nous, nous savons, nous, les spécialistes, même si au fond nous voulons surtout n'en rien savoir.

Henri Bulawko, un de ceux qu'on ose parfois appeler "déporté professionnel", l'écrit lui aussi : "A un colloque, j'ai entendu des historiens déclarer que les anciens déportés étaient pour eux des documents ... J'ai dit ma surprise. On m'a répliqué avec un sourire aimable ... "documents vivants". Je me suis vu soudain transformé en bête curieuse enfermée dans un zoo avec d'autres espèces rares. Des historiens venaient m'examiner, me demandaient de m'allonger, me tournaient et me retournaient comme on tourne les pages d'un document, me posant des questions aussi, et prenant quelques notes au hasard ... Le terme employé ici me paraît infiniment choquant. On peut passer d'"ancien déporté" à "témoin" et de "témoin" à "document". Alors que sommes-nous ? Que suis je ?"

Dans le film *Shoah* la parole est donnée à ceux des Sonderkommandos. Ceux dont il fallait supporter d'entendre la parole, à qui il fallait prêter oreille forte. Sont-ils des "témoins" dans le sens où on l'entend maintenant ? Ils ne disent rien de leur histoire personnelle, de leur "vécu". Du moins le montage, en épure, coupe tout cela. *Shoah* n'est pas un documentaire, et pas non plus un "pur chef-d'œuvre" du septième art. Plutôt œuvre inaugurale d'un huitième art, à l'aune de notre temps. Cela explique un paradoxe : le signifiant *shoah* fait titre à notre réunion ("La Shoah, œuvres et témoignages"), mais est en même temps absent du répertoire des œuvres abordées. Ainsi que le nom

¹ Texte lu à Orléans le 16 Novembre 1996 aux Journées d'Etudes du CERCIL. Remerciements à Hélène Mouchard-Zay, directrice de ce Centre de Recherche sur les Camps d'Internement du Loiret (Pithiviers, Beaune-la-Rolande, etc.) d'en permettre l'adresse, ici, à des psychanalystes.

¹ A ce lapsus qui insiste, Claude Lanzmann a fini par répondre : la Shoah, c'était Hitler ; moi, c'est "Shoah".

de son auteur. Et cela alors que, de fait, il a autorisé, suscité chez les uns et les autres le désir de s'exprimer, de témoigner chacun en son nom, adossés à ce fond de tableau qu'il constitue. Souvent il s'agit d'ailleurs de gens branchés sur la psychanalyse, par un enfant, un conjoint, une amie, eux-mêmes. Car la psychanalyse concerne les sujets un par un - leurs misérables petits secrets, leur petite histoire - même si elle est nouée à la grande. Du coup le film, son réalisateur, peuvent-ils en même temps impulser et peser d'un effet d'interdit, de stop. C'est là où je situe une sorte de contrainte, de *double-bind*, que je vais essayer de contourner mais en en tenant compte absolument. Ainsi, certains psychanalystes se félicitent : Claude Lanzmann aurait introduit un signifiant hébreu dans la langue française. Je soutiens le contraire : avant *Shoah*, le film, ce que les Israéliens désignaient par *la shoah* restait pour eux-mêmes ... de l'hébreu. Le mot, le nom *shoah*, depuis ce film, est devenu français en France, en Allemagne allemand, anglais en Amérique et en Angleterre.

Les quelques lignes d'Henri Bulawko se trouvent - pas n'importe où - dans l'avant-propos à un ouvrage de Gilles Cohen, *Les Matricules tatoués des camps d 'Auschwitz-Birkenau*. Dedans, des photos, visages, bras tatoués et textes dits par leurs propriétaires - parmi eux une gitane, des non-tatoués - des bouts de peau et un cadavre provenant du Struthof (parmi d'autres qui auront servi de matériel anatomique aux étudiants en médecine de Strasbourg). Serge Klarsfeld a rendu son nom à ce "document" n° 107969. Il s'appelait Menachem Taffel (plaque, tableau, table ?). Déporté de Berlin, immatriculé à Auschwitz le 13 mars 1943, sélectionné pour le Struthof par l'anthropologue allemand Bruno Beger. Il était né le 28 juillet 1900.

C'est bien comme déjà tatoué, déjà porteur d'écrit que Bulawko refuse le nom de "document", fût-ce "vivant". Document : le papier est fait aussi à partir de chiffons, de loques (papier, chiffons, ferraille à vendre ?). Que sommes-nous, que suis-je ? demande-t-il. Chaque sujet-déporté, réellement, témoigne de ça, de cette loque qu'il était devenu. Le savoir-déporté, c'est ça, savoir sur le déchet, la loque. Mais quand il en parle, en témoigne, loque il ne l'est plus. Antelme l'écrit à propos d'un qui renâcle, à la libération, devant un ordre : "... il n'y a plus de loque, maintenant, *sous* cette loque." (Notez : les déportés juifs de base étaient vêtus de loques d'emblée, les femmes en tout cas, loques dont on avait déloqué celles des convois précédents, déjà gazées pour la plupart. Pour accéder à l'uniforme rayé il fallait déjà faire partie d'un "vrai" commando de travail.)

Gilles Cohen dédie son travail à son grand-père Wolf. "... En face de nous, huit personnes, dont une femme, toutes âgées de plus de soixante ans ... six adolescents assis par terre ... de qui venait l'initiative ? ... Ils se mirent à parler, à raconter ce qui s'était passé. Le "passé" ... Une heure, deux heures ? Combien de temps cela a-t-il pu durer ? Je ne me rappelle pas être sorti de cet appartement. Ni même avoir dit "au revoir". Gilles Cohen est de la troisième génération. Et pourtant il n'est pas sorti, ne se rappelle pas être sorti de cet appartement. De là.

Maintenant, imaginez un petit garçon de quatre - cinq ans de la deuxième génération. Sa mère et une de ses amies prennent le thé ensemble, régulièrement. Sous la table, régulièrement, le petit garçon joue, entre les jolies jambes de sa maman et les bottes noires bien brillantes de l'amie. L'amie est une rescapée d'Auschwitz. Les deux femmes bavardent : histoires de femmes, histoires de famille, histoires de camp. Le petit, sous la table, tout ça lui rentre, direct. Et, plus tard, il l'aura ... dans la peau. J'appelle cela *transmission parentérale*. Tous les gens nés après ont été atteints par ces retombées comme anatomiques du nazisme et des camps. Pas nécessaire pour cela d'avoir été un petit enfant juif. Mais pour ceux-là, l'injection aura été quand même plus forte. Et les rares bébés juifs de ce temps-là, "enfants cachés" ou plutôt enfants de parents cachés à jamais, auront cela moins dans la peau *qu'injoncté* dans le cœur même du corps.

Qu'on le veuille ou non, cette transmission, parentérale, *a eu* lieu. Les psychanalystes en rencontrent les conséquences chez leurs patients, chez les plus fous surtout et les plus somatisants, chez les autres aussi. Souvent, ils n'y entendent rien. (Des bottes noires, Docteur, ça vous fait penser à quoi ?) Alors ça passe à l'acte, ça acte sur la scène publique - parfois juste par l'adhésion "enthousiaste" à un regroupement freudien qui vante la "jeunesse" de sa cause ...

En 1979-1980, sur la même scène publique on a vu monter les négationnistes. La déportée que je suis appelait aussitôt ses collègues psychanalystes au secours. Mais ils n'entendaient pas l'urgence. Lacan s'en allait déjà. Et les autres ne voyaient pas qu'on était en train de faire sauter un verrou, verrou éthique. Nous savons tous maintenant ce qui s'est engouffré dans cette brèche.

Un jour je me plaignais de cette surdité à mon amie et camarade Louise Alcan, secrétaire alors de l'Amicale d'Auschwitz. Elle me tend un livre - "Tiens, ça va te consoler !" C'était l'Album dit de Lili Jacob, *l'Album d'Auschwitz*, encore en édition anglaise. Je le feuillette avidement. "Tu les connais toutes, ces photos, dit Louise, sur Auschwitz il n'y en a pas d'autres en circulation." Oui, mais je ne les avais jamais vues rassemblées ainsi, nouées d'une cordelette en fac-similé, un véritable album de famille !

Une photo me saute aux yeux. On y voit serpenter une colonne, déjà sélectionnée - des vieillards, des femmes, des enfants. Elle longe d'abord les rails, sur la rampe, puis tourne à angle droit pour les traverser, puis reprend la première direction, vers le crématoire. La colonne passe alors devant une petite baraque basse. On peut discerner, à peine, un pot de géranium posé sur le rebord extérieur d'une fenêtre. Je dis à Louise : j'y étais, là, derrière cette fenêtre. (Le pot de géranium sur la photo, j'avais pu le voir parce que je le savais là.) Et alors, répond Louise, on dirait que tu veux prouver, il y aurait encore à prouver !

C'était bien ça. J'allais pouvoir prouver à mes collègues psychanalystes que ça les concernait, comment ça les concernait.

Cette histoire, je l'ai racontée - et l'histoire de l'Album de Lili - à Alain Jaubert (qui allait devenir le réalisateur de *Palettes*). Il a dit : mais c'est un film, c'est déjà un film. Et nous l'avons fait ce film, avec lui comme réalisateur. Nous, quatre camarades, aux voix suffisamment différentes. On peut voir l'une d'elles, Violette, dans le film monté par Claudine Drame, *Témoignages pour mémoire*. Louise n'est plus là pour participer à une rencontre comme celle-ci. Et Jeanine, percutante et modeste, a donné son témoignage singulier aux Archives Vidéo Fortunoff, à l'antenne française animée par Annette Wieworka. Dans ce film, *Auschwitz, l'Album, la Mémoire*, on ne nous voyait pas, juste nos numéros, écrits à la main sur des cartons, rajoutés après. Mais - omission grave, terrible défaut du film - n'y sont pas, sous les numéros, les triangles qui nous désignaient comme juives, c'est-à-dire gazables. Pour un film fait avant *Shoah*, il était vraiment pas mal. Après, je crois, il ne m'aurait plus été nécessaire. Le passage sur la photo que je viens d'évoquer avait sauté à l'enregistrement - le technicien, happé par le récit, ne fonctionnait plus. Il a fallu lui aussi le rajouter après. Le son est très mauvais, nous n'avions guère été aidés matériellement. C'était sur Antenne 2, en mars 1985.

Donc : une ancienne qui me voulait du bien m'avait proposée pour travailler dans cette baraque, la Schreibstube, bureau d'écritures, car je savais l'allemand. S'y tenaient les listes des entrantes, de la composition des blocs, des commandos. On m'avait collée devant une machine à écrire, pour m'exercer. Je n'y arrivais pas, pas l'habitude de ce clavier allemand. Ma table était à droite de la fenêtre. Au-dessus, au mur, était accrochée une petite glace, un miroir de toilette un peu penché. Derrière moi, une grande table et quelques tabourets. Un convoi avait été trié et par la fenêtre, à quelques mètres au-delà du géranium, je vois une colonne avancer vers la gauche. Plutôt, ils sont à l'arrêt, par longs moments. Les gens encadrés par cette fenêtre restent longtemps les mêmes. Ça me fait froid dans le dos. Il fait très chaud, j'ai une forte fièvre, avec la machine ça ne marche pas. Il y a comme une agitation dans la pièce. A plusieurs reprises une ancienne entre et planque en vitesse un seau - confiture ou graisse ? - derrière le rideau d'un réduit à balais, sur le côté gauche de la pièce. La porte est derrière moi, dans le mur de droite. Par là arrive un SS, dans sa main un mouchoir tenu aux quatre coins, il l'étale sur la table. "Venez donc voir, vous devez vous y connaître dans ça." C'étaient des bijoux. J'en devais copier justement une liste, de bijoux, montres, etc. Je grommelle que non, la tête rentrée dans les épaules, sans trop me retourner.

Dehors, une petite fille de quatre-cinq ans, elle tient un gobelet à la main, essaie de tirer sa grand-mère hors de la colonne, vers la baraque. Finalement elle s'avance seule. Il y a donc là, dans l'angle mort, sans que je puisse le voir, un robinet ? La question m'a tourmentée longtemps. Je n'ai jamais su s'il y en avait un réellement. Mais un garde SS en tout cas, genre père de famille. Je l'avais vu circuler devant la fenêtre. Elle va vers lui, vers le robinet, son robinet, peu importe. Je ne peux voir que son bras, qui se lève en un grand mouvement gentil. Il désigne là-bas, vers la gauche. Là, il y aura de l'eau. Là, pas loin, c'est le crématoire. La petite retourne dans la colonne. Autour d'elle, de la grand-mère, on se met à parler. Les gens ont l'air un peu soulagés.

Mais la colonne n'avancait guère. Comme un train à l'arrêt, ça avançait un peu et puis stoppait. Je voyais toujours, cadrées par la fenêtre, la même petite fille et sa grand-mère. Et, en même temps, dans la glace un peu penchée, au dessus de la machine, le SS aux bijoux. Il a maintenant un

pied posé sur un tabouret, près de la table, pour se faire recoudre plus à l'aise un bouton de sa braguette par une ancienne. Elle est à genoux, glousse un peu. Ce n'est pas une scène érotique. A un moment le regard du SS, dans la glace, rencontre le mien. Il peut y lire ce que je vois : derrière moi cette scène intime, ridicule, folle, de bijoux, de bijoux de famille, et dehors, au même instant, de l'autre côté de la vitre, une petite fille qui va vers la mort, avec une promesse de robinet, d'eau, à la mort avec tous les autres de cette colonne.

Trop était-ce trop, même pour un œil de SS ou pour l'ancienne qui cousait à genoux ? Mes bijoux n'étaient-ils pas bien tapés ? L'après-midi je n'ai pas eu à revenir là. Je ne faisais pas l'affaire. Aujourd'hui je pense, je peux penser : heureusement pour moi. Peu de jours après j'entrais au Revier.

Cette scène, je ne l'avais jamais oubliée, elle ne m'était pas non plus revenue. Pour cela il avait fallu le hasard topographique de la photo prise d'un autre point de vue, depuis "l'autre côté". Une fenêtre, disait Lacan, fait souvent cadre pour le fantasme inconscient. Ce que j'avais vu par cette fenêtre-là *n'était pas un fantasme*. Ce qui se reflétait dans le petit miroir penché, oui, certes, pouvait s'y connecter, on l'aura compris. Mais elle n'aurait pu me revenir, cette scène, si un long travail analytique ne m'avait fait faire le tour du regard, du regard comme objet, de sa fonction dans la structure du fantasme.

Du coup je peux comprendre à peu près Shoshana Felman quand elle parle de "l'éclatement de l'acte même du témoignage oculaire" ou encore de sa thèse de l'Holocauste comme "événement sans témoin, événement dont le projet historique est l'oblitération littérale de ses témoins " .

En même temps elle me révolte absolument, je me refuse à la comprendre. Car, mal comprise, et elle le sera forcément, elle risque d'annihiler quelque chose d'essentiel pour tout survivant tel qu'il est, un par un. Quand il témoigne, par la parole ou l'écrit, il s'agit toujours de la loque qu'il a été, qu'ont été les autres autour de lui, qu'il était destiné à devenir. Un tout jeune psychanalyste pour une fois, Jean-Marc Berthomé, sait le dire : "Il a été identifié au réel de son propre et déjà anonyme déchet." C'est lorsqu'il parle, tant soit peu, qu'il ne l'est plus. Et il n'y a pas à l'en désespérer, fût-ce au nom d'une théorie éventuellement juste.

Si on veut saisir à quel point chacun, et pas seulement les survivants, se débat dans, avec la Shoah - sans parler de ceux qui s'y ébattent - et cela au moment même où il pense en débattre, il faut bien tenir compte de cela. Puisque la loque, l'objet-déchet, fait partie de la structure psychique de tout un chacun. J.-M. Berthomé écrit encore : "Le risque de voir son dit appauvri, utilisé, subverti, voire détourné, est le risque que tout sujet assume et encourt de ce qu'il accepte de parler." Il parle de la souffrance du survivant comme "clinique en appel", appel d'une écoute "*qui prenne la mesure* du témoignage comme clinique, ou de la clinique comme témoignage".

Or on attend de nous, on exige de nous de témoigner "avant qu'il ne soit trop tard". Quel savoir est espéré là, quel aveu sur nos lits de mort, de quel secret de famille (sur la famille ?) ? Où pourront mener toutes ces écoutes de survivants par des gens un peu ou beaucoup trop psy-formés, ou psy-informés ? A des clips je le crains, dont joueront, jouiront, les générations futures (et déjà ...).

Car toute pédagogie de l'horreur ne peut éviter de pousser à produire de la jouissance. Et ne faudrait-il pas aux trois métiers impossibles désignés par Freud - éduquer, gouverner, psychanalyser - ajouter ce quatrième : témoigner ?